

Emilio GATTICO  
Université de Bergamo (Italie)

## Discours et contradiction

**Abstract:** Contradiction is a relation between two terms or two propositions, in which one affirms that which the other denies. The principle of non-contradiction denies the possibility for a conjunction between  $p$  and its negation  $\neg p$ : if one is true, the other is false (Aristotle, *Métaphysique*, book  $\Gamma$ , chapter 3, 1005 b 19-20). In logical reasoning, when proceeding from certain axioms, spotting a contradiction is enough to undermine an argument's soundness. My intention is to show that linguistic contradiction underlies many interactions in our society, often leading to situations of incommunicability which constrain us from acting spontaneously and may culminate with pathological depersonalization.

**Keywords:** discourse, contradiction, social interactions, incommunicability, depersonalization

Nous commençons à distinguer entre négation et contradiction. Dans le premier cas on a une expression avec laquelle on nie, c'est-à-dire le contraire d'affirmation. Le latin *negatio* correspond à l'  $\alpha\pi\omicron\varphi\acute{\alpha}\sigma\iota\varsigma$  de la logique aristotélicienne, désignant le jugement qui joint le sujet et le prédicat dans un rapport d'exclusion. La négation peut concerner soit la copule, (dans ce cas on a un véritable jugement négatif) soit le prédicat, (et dans ce cas on a un soi-disant jugement infini ou de limitation) et le sujet. La contradiction est une relation existant entre deux termes, ou deux propositions, dont l'un affirme ce que l'autre nie. Donc deux propositions telle que : « Tous les hommes sont omnivores » et « Quelques hommes ne sont pas omnivores » sont contradictoires.

Jusqu'à Immanuel Kant (1724-1804) la contradiction, on l'entend dans le sens de la logique aristotélicienne classique, autrement dit comme quelque chose à éviter.

La nouvelle thèse hégélienne et ensuite marxiste entend les termes de la contradiction,  $(A \text{ et } \sim A)$ , comme synthétisables, à savoir comme dialectisables: donc pour résoudre la contradiction, il ne faudra pas séparer les termes contradictoires, mais les unifier dans une unité supérieure, celle de l'Esprit. Autrement dit: avec Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831) la dialectique n'est plus entendue comme une méthode de raisonnement, mais comme le mouvement même de l'esprit dans sa relation à l'être : elle est alors conçue comme le moteur interne des choses, qui évoluent par négation, négation de la négation et réconciliation. De son côté Karl Heinrich Marx (1818-1883) dira que la dialectique de l'histoire résulte des contradictions entre les classes sociales, ainsi qu'entre le développement des forces productives et les rapports sociaux, issus de leur état antérieur. En général pour la dialectique on tire l'idée qu'une contradiction n'est jamais donnée, mais produite d'une activité de la pensée.

Nous savons que de la rhétorique on connaît qu'on ne tombe pas dans une contradiction, mais qu'on la utilise, parce que Ἡ ῥητορικὴ ἐστὶν ἀντίστροφος τῇ διαλεκτικῇ. Au contraire la mathématique et sa logique montrent la nécessité d'un haut niveau d'abstraction pour aboutir à des resultants spécifiques: démonstration par *absurdum* ou *reductio ad absurdum* (qui emploie le principe *tertium non datur*, à savoir que la thèse dont on est parti doit être fausse. On donne:  $S \cup \{\neg p\} \vdash F$  et  $S \vdash p$  où  $p$  = thèse qu'on veut confirmer et  $S$  = ensemble de propositions vraies. Or si  $S$  et  $\neg p$  produisent la contradiction logique  $F$ , alors on a  $S \vdash p$ , ou principe *ex falso quod libet sequitur* de Pseudo-Scotus (qu'on ne doit jamais confondre avec Jean Duns Scotus, 1265-1308), c'est à dire que si, tandis qu'on fait une déduction, on rencontre une proposition  $p$  et sa négation  $\neg p$ , n'importe quel proposition peut être affirmée, à savoir  $(A \wedge \neg A) \rightarrow B$ .

Or nous savons que la loi ou principe de non-contradiction nie la conjonction d'une proposition  $p$  et de sa négation non- $p$  : donc si l'une est vraie, l'autre est fausse<sup>1</sup>. Ce principe date de l'époque de Platon (428/427-348) A.C.) et fut formulé de façon formelle par Aristote. Il peut se comprendre comme suit : « Un être  $X$  ne peut pas être  $A$  et non- $A$  au même égard, en même temps et au même endroit ».

<sup>1</sup> Aristote, *Métaphysique*, livre Γ, chap. 3, 1005 b 19-20.

Le principe de non-contradiction a deux versions, l'une logique, qu'on vient de voir, l'autre ontologique, laquelle dit qu'une chose ne peut avoir une propriété et la propriété contraire en même temps et sur le même point. Et nous savons aussi que pour Aristote (384/383- 322 A.C.) le principe de contradiction il n'est pas simplement un principe seulement logique mais « ontique » ou « ontologique », parce qu'il coule ses racines dans les caractéristiques de la substance.

Nous venons de voir le principe de Pseudo-Scotus, qu'on peut appeler le principe d'explosion. Il s'agit d'une loi, selon laquelle n'importe quel énoncé peut être déduit à partir d'une contradiction. Certaines autres logiques comme les *logiques non-monotones*, tentent de gérer des cas particuliers, c'est à dire que certaines *logiques monotones* sont bien indépendantes du principe de contradiction. Par exemple, Jan Łukasiewicz (1878-1956) affirme que le principe de contradiction n'est pas le fondement nécessaire du principe du syllogisme, parce que, à son avis, la présence du jugement contradictoire ne suit pas au lien nécessaire entre prémisses et conclusion, à savoir les caractéristiques du syllogisme. Mais aussi *logiques para-cohérentes*, qui sont des étendues et/ou alternatives à la logique classique, laquelle se fonde sur quelques fondations qui en circonscrivent le domaine d'application à une partie limitée du complexe des raisonnements humains, affirment que les règles d'inférence sont modifiées en manière que les contradictions n'impliquent pas chaque affirmation: donc elles ne possèdent pas de principes d'explosion et proposent de gérer les contradictions différemment. Autrement dit: nous savons que ces logiques ont été produites pour l'absence de procédures pour trouver des solutions cohérentes aux antinomies et aux paradoxes logiques: donc les contradictions alors sont vraies, mais les règles d'inférence sont modifiées (Priest 1987).

Si une inférence logique met en évidence une contradiction intérieure à elle-même, on parle de *paradoxe*, autrement dit d'un raisonnement qu'il apparaît contradictoire mais qu'il faut accepter<sup>1</sup>: donc en d'autres termes un paradoxe est une phrase qui n'est par elle-même ni vraie ni fausse. Au contraire, on parle d'*antinomie*, à savoir paradoxe spécial avec deux affirmations contradictoires, mais qui sont justifiables et démontrables: c'est-à-dire  $A$  si et seul si  $\sim A$ <sup>2</sup>. Mais nous savons que

<sup>1</sup> Et voilà un paradoxe très connu: « Le non-être n'est pas. Car si le non-être est, il est à la fois et ne sera pas. Car dans la mesure où il n'est pas pensé comme être, il ne sera pas, mais dans la mesure où il est non-être, il sera à nouveau » (Platon, *Gorgias*).

<sup>2</sup> L'antinomie ne comprend pas n'importe quel contradiction, mais seulement celle que joue entre des lois – juridiques, théologiques, de la raison – ou des théories déduites de

paradoxe et antinomie coïncident d'habitude, sauf qu'en mathématique où le premier est une proposition démontrable mais entièrement différente de l'intuition, tandis que la seconde est contradictoire logiquement. C'est à dire le contraire de la tautologie: donc  $A \wedge \sim A$  ou encore par exemple « il pleut et il ne pleut pas ».

Dans le siècle dépassé, avec le soi-disant sémantique de Alfred Tarsky (1902-1983), la logique post Kurt Gödel (1906-1978), et ensuite *lato sensu* les dialectiques logiques de Arthur Norman Prior (1914-1995), Leo Apostel (1925-1995), Richard Sylvan Routley (1935-1996), Stanislaw Jaśkowski, etc. et les logiques para-cohérentes, la négation du principe de non-contradiction, elle a été proposée de nouveau, bien que dans un cadre complètement différent de l'établissement hégélien-marxiste. Toutefois dans la logique en tant que telle le problème est plus spécifique. La dialectique en est certainement une partie, mais il a été toujours un problème concernant l'histoire de la logique et non seulement la logique tout court.

Du point de vue évolutif, la contradiction paraît lorsque le sujet est plus jeune: le fait dépend probablement des stratégies incomplètes dans la solution des problèmes, plus que de leur difficulté. Jean Piaget, 1896-1980 (*Etudes d'épistémologie génétique: Recherches sur la contradiction I, II*, Paris, P.U.F., 1974) rend analogue le procès de déséquilibre, qu'il produit une discontinuité dynamique en domaine évolutif, à la contradiction, et il en recherche les relations (parce que le développement est une évolution dirigée par des nécessités internes d'équilibre) (Piaget 1947). Mais la contradiction est-elle interne aux sujets ou objets, ou c'est un conflit momentané et accidentel? Nous savons que pour J. Piaget la première solution sera celle qu'on doit privilégier, sans toutefois exclure la seconde. Mais la déséquilibre est considérable dans la mesure dans laquelle on peut se rééquilibrer. Ceci signifie que plus le sujet est jeune, plus sa pensée est positive, la négation étant successive. L'asymétrie initiale entre affirmation et négation est une source de déséquilibre qu'on peut compenser et régler, mais seulement progressivement.

Pour la logique naturelle, dont a parlé Jean-Blaise Grize (1922-2013), qui est l'étude des opérations logico-discursives propres à engendrer une schématisation, on doit entendre la contradiction comme une compensation incomplète. Nous savons aussi que sa logique naturelle cherche des traces des opérations de la pensée dans les discours

---

lois logiques. En mathématique elle affecte les principes de la théorie des ensembles (contradiction de Cesare Burali-Forti, 1861-1931: ensemble de tous les nombres ordinaux; de Georg Ferdinand Ludwig Philipp Cantor, 1845-1918: le plus grand des cardinaux; etc).

quotidiens et essaye à les décrire pour chercher à comprendre comment elles constituent et organisent les contenus discursifs. Il est clair qu'au moment quand il a commencé à traiter la logique naturelle, à savoir du discours de tous les jours, il a dû et voulu parler de la contradiction, à laquelle a dédié plusieurs écrits parmi lesquels je souligne *Logique naturelle et contradiction* (1974), *La contradiction dans le discours quotidien* (1976), *Un aspect de la logique naturelle: la contradiction* (1979 avec Gilberte Piéraud-Le Bonniec), *La contradiction: essai sur les opérations de la pensée* (1983 avec Gilberte Piéraud-Le Bonniec, Paris, P.U.F.) et qu'il lie aux problèmes de cohérence interne et externe.

D'un point de vue classique, on a  $p(\sim p)=0$  tandis que selon la logique naturelle, ou du discours quotidien, on a  $p(\sim p) > 0$ . Cela est dû au fait que la négation, c'est-à-dire ( $\sim p$ ), nous l'entendons comme  $p \supset f_i$ , où  $f_i$  est un énoncé composant F. Mais alors ou  $f_1 \wedge f_2 \dots \wedge f_i = F$  ou tous les  $f_i$  sont faux. Et il est clair que c'est impossible. Donc, plus précisément, pour la logique naturelle on a  $(p)(\sim p) > 0$  au lieu de  $(p)(\sim p) = 0$ .

Encore mieux ce qu'il dit Rémy Droz:

« On sait depuis longtemps qu'il y a d'importantes différences entre la logique formelle et la logique naturelle (la négation de l'implication *si tu manges ta soupe, tu auras de dessert* est généralement interprétée par des non-logiciens comme *si tu ne manges pas ta soupe, tu n'auras pas de dessert*. Ceux-ci ne comprennent, d'ailleurs, généralement absolument pas la négation logique de la même implication: *tu manges ta soupe, et tu n'auras pas de dessert*) et qu'il existe des considérables différences entre les usages linguistiques naturels et logiques: *quelques* signifie *au moins un* en langage logique, mais *pas tant, mais en tous cas plusieurs* en langage naturel » (Droz 1988, 145).

Cela nous plonge dans un contexte méréologique (terme créé par Stanisław Leśniewski (1886-1939) en 1927 et qui est une collection de systèmes formels axiomatiques qui traitent des relations entre la partie et le tout) et que dans la perspective de la logique naturelle considère l'ensemble des éléments qui constituent un discours, en analysant les relations entre ses composants ( $\mu\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota$ ). Les classes méréologiques sont comme des entités qui non seulement contiennent des éléments mais d'autres ingrédients encore (analogie, exemple, etc.).

En reprenant notre discours nous pouvons dire généralement que la contradiction est l'action de s'opposer à soi-même ou d'opposer quelqu'un à lui-même en agissant dans un sens qui contredise ses pensées, ses paroles ou ses actes antérieurs. Mais nous devons ajouter que la vie ne

se borne pas à la logique classique ni à l'ontologie et quand nous parlons avec le langage naturel, à savoir le langage de tous les jours, il y a beaucoup de situations dans lesquelles nous nous contredisons. Et les sources de contradictions et d'insatisfactions entre personne, famille et société, sont nombreuses, car leurs liens et leurs attentes réciproques, toujours aussi forts, restent à dépassionner.

Or nous savons que Alfred Tarsky (1902-1983) avait dit que  $X$  est un énoncé vrai si et seul si  $p$ , où  $p = n$ 'importe quel énoncé,  $X =$  nom de tel énoncé. Un tel critère de la vérité, intuitivement plausible, mène à la contradiction dans le langage quotidien, comme dans l'antinomie du menteur. Mais le langage quotidien contient expressions et noms et prédicats des mêmes expressions et aussi concepts sémantiques comme celui de la vérité. Mais, dans la logique formelle, il faut faire une distinction rigoureuse entre langage et métalangage; mais la même chose n'arrive pas dans le langage quotidien.

Mon intention est d'essayer de montrer comment la contradiction dans le langage courant est également une caractéristique spécifique de la société dans laquelle nous vivons, souvent utilisée par les sujets pour atteindre leurs propres buts. Aujourd'hui le panorama humain se bat dans un état de crise opérative et cognitive, et réfléchit très clairement les contradictions, portées en soi, de la culture dominante, laquelle nous pousse à suivre un parcours bien déterminé et nous tient sur non gardes contre les dangers, dans lesquels on pourrait tomber.

L'un des dangers les plus lourdes est que l'homme se rappelle d'être « aussi » capable de penser, de réfléchir, à savoir d'évaluer critiquement la réalité, en la dotant de certains bons points à partir desquels il réglera sa vie. Pour trouver un remède à ces inconvénients, on a cherché à rendre la réalité contradictoire afin de pouvoir provoquer une telle perte d'identité de façon à ce que toutes les capacités de réaction soient annulées.

Si on analyse les messages qui nous sont envoyés par les mass-médias, on voit qu'ils sont constitués d'un intelligent mélange d'invitations à la conquête d'un rôle dominant à rejoindre le plus tôt, et en même temps, d'invitations au maintien d'un rôle conciliateur et subalterne. Prêtons attention aux journaux exposés dans un kiosque: à côté d'un bouquin incitant à la paix et à la fraternité, peut-être que nous pouvons voir les dernières aventure de n'importe quel génie du mal; à côté d'un livre ou d'un article, que revendiquent les droites sacrées des femmes de s'ouvrir au monde à tous les travaux sans aucune discrimination, apparaissent des revues qui montrent « ce que » les femmes doivent ouvrir, ou « tous les travaux » qu'elles doivent faire. On

part de l'affirmation qu'aucune limite n'est interdite pour ceux qui méritent et d'autre part on dit que mériter toutes les choses est une limite. Et donc voilà que nous voulons tout, immédiatement, alors qu'en général les processus de transformations prennent du temps.

Je pourrais continuer à énumérer d'autres contradictions, qui sont les directrices qui témoignent notre époque, en faisant la joie de quelque psychiatre qui, évidemment en se contredisant lui-même, pourrait penser que le travail ne lui manquera jamais. Mais à ce point on devrait se plonger dans la logique de la schématisation discursive et alors je m'arrête.

On peut dire que la contradiction est l'introduction à l'incommunicabilité, avec tous les problèmes que ce fait comporte, pour le/les individu(s) du point de vue cognitif, mais aussi affectif etc. Et, lorsque cette contradiction est assimilée par tous les sujets et devient un fait social, cette contradiction sociale intervient malgré la capacité du sujet singulier de résoudre le problème, qui l'a engendré, sans quelque difficulté.

Ces situations d'incommunicabilité portent à des états paradoxaux et à une source de confusion (plus ou moins voulue) pour qui ne sait pas utiliser les différents niveaux d'emploi du langage: il suffit de penser aux études de Paul Watzlawick (1921-2007), Janet Helmick Beavin et Donald de Avila Jackson (1920-1968), dont les travaux postulent l'existence d'un code non encore formalisé ou d'un calcul de la communication humaine, dont les règles sont observées dans la vie de tous les jours. Ce livre a pour objectif d'étudier les effets pragmatiques de la communication humaine, encore science dans l'enfance à ce jour, ceci en s'attachant particulièrement aux troubles du comportement. Les implications interdisciplinaires sont nombreuses et très intéressantes.

En se référant aux trois homes d'études que je viens de citer, si je dis que

*Paris est le siège de la Sorbonne ou est la capitale de la France*

je prononce une proposition vraie et qui a un sens bien clair.

Si je dis que Paris est

*un mot de cinq lettres*

je fais appel à un métalangage, c'est-à-dire, en reprenant le dictionnaire Larousse, un langage spécialisé que l'on utilise pour décrire une langue naturelle. (C'est le cas du discours linguistique utilisé dans la description

de la structure et du fonctionnement d'une langue naturelle [ou langue-objet] et qui comporte aussi bien des termes construits à cet effet que des termes empruntés à la langue-objet.). Pour l'exemple que nous venons de faire il s'agit d'un discours sur le discours, où le mot *Paris* se réfère seulement à lui-même, en tant que nom propre. Encore on a une

« distinction [qui] a été faite dans la logique moderne entre deux niveaux de langage, le *langage-objet*, parlant des objets, et le *métalangage* parlant du langage lui-même. Mais le métalangage n'est pas seulement un outil scientifique nécessaire à l'usage des logiciens et des linguistes; il joue aussi un rôle important dans le langage de tous les jours. Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, nous pratiquons le métalangage sans nous rendre compte du caractère métalinguistique de nos opérations » (Jakobson 1963, 217-218).

Et quand on parle du langage naturel on a que

« Le métalangage naturel s'articule sur deux bases lexicales fondamentales dont les unités types respectives sont le mot codé (toute partie du discours, dont la terminologie linguistique) et le nom autonome, hors code, de n'importe quelle séquence langagière, qui est l'icone de son signifié, et n'a ni synonyme ni traduction. C'est cette seconde base qui caractérise d'abord le métalangage, car toute langue peut rapporter des paroles, même sans employer de terminologie linguistique, mais non l'inverse » (Rey-Debove 1979, 17).

Portons maintenant cet exemple dans la réalité et imaginons-nous de rencontrer quelqu'un qui nous dit: "Paris est le siège de la Sorbonne et est un mot composé de cinq lettres": aussitôt nous le classifions comme une personne mentalement perturbée ou comme un incompetent absolu ou...ou... sauf qu'un homme normal! Ces situations paradoxales nous contraignent ainsi à assurer un rôle toujours moins authentique et spontané et vital, mais au contraire, toujours plus dépersonnalisé et pathologique. On nous pose dans la situation, tout d'abord recherchée et puis inévitablement annulée comme mode de vie, de devoir sauter mentalement, sans aucune logique, d'un discours à l'autre, sans aucune valeur critique et, en plus, sans aucun contrôle cognitif. Bref: on devient ainsi comme Astérix, personnage sans aucun doute très sympathique, mais complètement schizophrénique et surtout sans aucune possibilité de devenir un grain normal: au contraire avec la perspective d'une confusion totale.



**References**

- BOCHENSKI J.-M. 1956. *Formale Logik*. Freiburg-München: Verlag Karl Alber GmbH.
- BOREL, M.-J, GRIZE, J.-B., MIEVILLE, D. 2003. *Essai de logique naturelle*, II ed. Berne: Peter Lang.
- DROZ, R. 1988. « La connaissance vue du côté de la psychologie ». *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXVI, 179: 33-158
- GATTICO, E. 2014. *Epistemologia genetica e costruttivismo*. Roma: Studium.
- GATTICO, E. 2013. *Introduzione de Grize, J.-B., Logica naturale e comunicazioni*. Roma: Aracne.
- GATTICO, E., GRIZE J.-B. 2007. *La costruzione del discorso quotidiano. Storia della logica naturale*. Milano: B. Mondadori.
- GRIZE, J.-B. 1996. *Logique naturelle et communications*. Paris : P.U.F.
- JAKOBSON, R. 1963. *Essais de linguistique générale*. Trad. par N. Ruwet. Paris : Ed. de Minuit.
- PIAGET, J. 1967. *Logique et connaissance scientifique*. Paris : Gallimard.
- PIAGET, Jean. 1947. *La psychologie de l'intelligence*. Paris: A. Colin.
- PRIEST, Graham. 1987. *In Contradiction*. Dordrecht : Nijhoff.
- REY-DEBOVE, J. 1979. « Les Logiciens et le métalangage naturel ». *Hist. Épistémol. Lang.*, t. 1, fasc. 1 : 15-22.